

Depuis le tumulte de la première scène où les personnages veulent parler ensemble, tout au long des trois longs actes Feydeau ne nous donne aucun répit. Heureusement qu'aux entractes on peut se reposer de rire, reprendre son souffle pour le prochain « sprint » avec les acteurs, qui ne cessent de nous entraîner dans leur course échevelée. Le plateau de La Poudrière est bien un peu exigu pour les nombreux personnages de la pièce, leurs multiples va-et-vient et surtout leur incessante agitation. C'est donc à l'honneur du metteur en scène, Ulric Guttinguer, et de l'habileté des acteurs que cela ne nuise pas trop à l'action.

De cette distribution considérable je ne puis que dégager quelques éléments majeurs. La révélation de la soirée a été, pour moi, incontestablement, Edouard Wooley, qu'on voit rarement à la scène et dans des rôles de comparses. Ici, il a campé un Van Poutzeboom d'une inoubliable drôlerie. Seul,

son jeu se comparait sans désavantage avec celui d'André Valmy, toujours merveilleux d'adaptation à son personnage, dans le rôle de Pochet, père d'Amélie. Lise Lasalle interprétait le rôle d'Amélie. Toujours mutine et assez facilement gamine, elle a joué plutôt dans la note espiègle, s'amusant follement elle-même de toutes les aventures qui lui arrivaient. Ainsi, le caractère d'Amélie gagnait en fantaisie légère et en roublardise amusée ce qu'il perdait en simili profond ou sérieux. A tout prendre, Feydeau y gagnait peut-être aussi au moins en santé.

* * *

Avec toutes ces pièces amusantes, on ne pouvait mieux nous préparer aux vacances!...

raisons spirituelles de vivre, quelle autre cause que l'indépendance peut encore susciter chez nos jeunes un enthousiasme collectif allant jusqu'au don de soi?

Il reste que la folle aventure du F. L. Q. se termine en tragédie, et cela parce qu'elle s'est fondée sur la violence. Ceux qui croient à la justice de la cause de l'indépendance québécoise ont peut-être des chances de la faire triompher par des moyens pacifiques et démocratiques, ils n'en ont aucune par la violence et par la terreur. Au Québec, telles sont les circonstances — de lieu, de nombre et même de mentalité — que la force, s'ils y recourent, ne peut en définitive que se retourner contre eux et les écraser. Ce n'est pas avec des bombes que se fera l'indépendance du Québec, si jamais elle se réalise, mais bien d'abord et avant tout avec du travail, de la compétence et de la discipline.

R. ARÈS.

17 juin 1963.

La colère noire

Dans son message sur l'État de l'Union, le 14 janvier dernier, le Président des États-Unis eut ces paroles courageuses: « Nous serons jugés davantage sur ce que nous faisons chez nous que sur ce que nous prêchons à l'étranger. »

Le mal causé, depuis, à la politique extérieure des États-Unis par le racisme blanc est très grave, en effet. Mais à l'intérieur aussi, les conséquences sont désastreuses. Et la politique de non-violence de Martin Luther King risque, si l'on ne porte pas un remède rapide aux injustices politiques et sociales, de n'avoir plus prise sur la masse des Noirs. Déjà les extrémistes sont à l'œuvre. L'organisation *Black Muslims* (les Musulmans noirs) exalte la supériorité des Noirs et réclame une tranche territoriale des États-Unis.

Aussi longtemps qu'on reléguera les Noirs aux emplois les moins considérés, et leurs familles aux quartiers lépreux, et que, défiant la décision de la Cour suprême (17 mars 1954), on leur refusera l'accès aux écoles des autres, la situation ne saura qu'empirer, et la colère des Noirs monter.

Qu'il n'y ait pas par nature de race inférieure ou de race supérieure, la présence des gouverneurs Barnett et Wallace parmi la race blanche et celle de Martin Luther King et de Ralph Johnson Bunche parmi la race noire suffit à le prouver.

L. D'APOLLONIA.

AU SERVICE DU FRANÇAIS

Dans le même quotidien

SI TOUTES LES MODES contribuaient à la santé des humains comme celle du campisme en famille, on régénérerait bientôt le monde. Mais pourquoi gâter par un anglicisme inutile la propagande qu'on orchestre autour de cette mode? Qui nous ou vous oblige à louer les vertus du « camping »? Depuis plusieurs années, déjà, les linguistes recommandent les mots *campisme* et *campage*. Préférons *campisme*; plus proche de « camping », il paraît plus facile à populariser chez nous. Mais *campage* a du bon; il ressemble à *canotage*, qu'aucun esprit sérieux n'aura l'idée, j'imagine, de remplacer par « canoë », n'en déplaise à tel original qui tient mordicus à « canoë », aux dépens de *canot*.

Plus grave, cependant, que l'anglicisation d'un mot, celle de la pensée. En voici un exemple que je tire d'un éditorial publié dans un quotidien montréalais, le même auquel j'emprunte, depuis plus de trois ans, presque toutes les fautes commentées ici. Lorsqu'il veut suggérer qu'il nourrit un sentiment personnel, discutable peut-être, mais probablement partagé par d'autres, l'Anglais dit: *I, for one*. Cette nuance s'exprime, en français, par: quant à moi, pour ma part, je suis de ceux qui. Mais quiconque traduit littéralement par « moi, pour un » adúltere évidemment la langue de Racine et de Valéry.

Combien de fois encore nous forcera-t-on à répéter que, même dans le jargon des sports et ni en anglais ni en français, le bon sens n'autorise un journaliste à parler de parties « de détail »? Dans le même quotidien, à chaque fin de saison, revient cette ineptie, jusque sous la signature d'un chroniqueur capable pourtant de trousseur un billet d'une verve étonnante à propos de la concurrence qui, lors des

joutes éliminatoires (et non pas « de détail ») du mois d'avril, a failli nous priver de voir et d'entendre *Phèdre* à la télévision. Je crois avoir expliqué (avril 1961, p. 94) l'origine saugrenue de ce barbarisme. Il y a peut-être une explication meilleure. Mais qu'importe: l'expression ne se défend... ni en régime de « biculturalisme confédératif », ni en régime d'indépendance absolue.

Ne se défend pas davantage le recours, par les collaborateurs les plus haut placés du même quotidien, au mot « patronage » pour désigner le favoritisme ou le népotisme dont se rendent coupables ministres ou fonctionnaires de l'État. Ni l'emploi de l'anglicisme « sauver du temps », puisqu'il faut dire: économiser, épargner, gagner du temps, le verbe *sauver* n'ayant pas, en français, le sens du verbe *to save*, en anglais. Indéfendable aussi, le pléonasme souvent lu dans tous nos journaux: « défrayer les dépenses, le coût », voire « défrayer les frais » (quant à en mettre). Le dictionnaire nous apprend que *défrayer*, sans plus, signifie: acquitter les frais, payer les dépenses. On défraie donc des études, un voyage, l'exécution d'un projet.

Incorrect, enfin, l'usage de l'adjectif « responsable » quand on applique ce mot à une chose, à une action. Un des exemples les plus cocasses de cette erreur se rencontrait dans un texte qui parut au début de mai. On informait que « les accidents sont responsables de la majorité des mortalités chez les enfants ». La simple logique de tous les jours, indigne de notre quotidien, cherche à voir comment « les accidents... responsables... des mortalités »... répondront de ces... accidents! *Responsable*, en effet, veut dire: capable ou susceptible de *répondre de* quelque chose, incident ou accident, et implique nécessairement personnalité physique ou morale. Même à des auteurs français échappe cette bourde. Ça ne l'innocente pas.

J. D'ANJOU.



La folle aventure du F. L. Q.

L'aventure du F. L. Q. est en voie de se terminer devant les tribunaux. De nouveau l'ordre règne à Montréal. Le terrible Front de Libération québécois, qui mit sur les dents nos trois corps de police, fit trembler Westmount en même temps qu'il effrayait touristes et capitalistes de l'étranger, ce mystérieux et terrifiant F. L. Q. ne se composait, en somme, que d'une poignée de jeunes, dont les trois quarts exactement n'avaient pas vingt et un ans. Devant le coroner, ils ont comparu, apeurés, pathétiques et pitoyables, pendant qu'autour d'eux on murmurait: « Ce sont des enfants! » Oui, des enfants, entraînés dans une folle et terrible aventure!

Des enfants, qui ont paru si redoutables à notre Justice que, prise de panique, elle n'a pas craint de recourir à tous les moyens que pouvait tolérer la lettre de la loi, et même davantage, avec ce résultat qu'elle a réussi à attirer de la sympathie sur ceux mêmes qu'elle voulait accabler!

De cette aventure, se dégagent de multiples leçons. Je n'en retiens qu'une.

L'idée de l'indépendance d'un peuple est un puissant explosif avec lequel il ne faut point jouer. Que des jeunes, pour cette grande idée, s'enthousiasment, qu'ils lui consacrent leur vie, qu'ils soient prêts à recourir à la violence pour la faire aboutir, seuls pourront s'en étonner ceux qui ignorent les événements survenus, depuis la deuxième guerre mondiale, dans les pays colonisés, qui méconnaissent l'immense besoin de dévouement et de sacrifice que recèle l'âme des jeunes, qui enfin n'ont pas entendu ces appels constants à la révolte venus de ceux mêmes que les jeunes pouvaient considérer leurs modèles et leurs maîtres, modèles et maîtres pour le moins aussi étourdis. Dans ce beau monde sceptique, en train de pourrir par la tête, en train de détruire une à une ses



R. P. PANICI, S. J.: *Jésus, Fils de Dieu, notre Sauveur. Les Apôtres*. Avec la collaboration des Interprètes de la Passion à Mémilmontant. — Musique originale d'Albert Tartarin. — Paris, (89 avenue Mozart), les Productions Françaises Cinématographiques. Disque PFA 5003, 33 t., 12", monaural. Films fixes 3A et 3B, illustrés en couleurs par Bernard Baray.

équilibre très heureux. L'enregistrement est soigné et la qualité du film professionnelle. Excellent instrument pour l'enseignement religieux ou pour l'évangélisation des paroisses. Ce disque et ces films font partie d'une série plus ample réalisée sous la direction du P. Panici.

Maison Bellarmin. Jean-Paul LABELLE.

Francis L. FILAS, S. J.: *Saint Joseph et notre vie quotidienne*. Traduit de l'anglais par Marcelle Loutrel-Tschirret. — Paris, Mame, 1962, 256 pp., 18 cm.

SAINT JOSEPH étant entré, à l'occasion du Concile, au canon de la messe, la dévotion qu'il inspire mérite de se répandre encore et de s'intensifier. L'opuscule du P. Filas y contribuera, car il s'impose par la solidité théologique qui fonde cette dévotion, et par le réalisme spirituel, équilibré

et optimiste, qui prolonge jusqu'à notre vie de chaque jour la lumière de ce grand modèle. L'A. a voulu reconforter les âmes inquiètes, découragées, qui croient, parfois bien à tort, à leur faillite spirituelle. De là, ses aperçus, à partir de la vie de saint Joseph, sur la piété intelligente et la dévotion aveugle, le découragement devant l'impossible, les états de perfection, les bienfaits du mariage et ceux de la virginité, le scrupule et la culpabilité, la jalousie, la maîtrise de soi, la confiance en Dieu, la peur de la mort, l'esprit de gratitude, etc. Ces pages éclairent et nourrissent; elle nous attachent à saint Joseph et nous rapprochent de Marie et de Jésus. Il y a plaisir à les recommander.

Georges ROBITAILLE.

Père PEYRIGUÈRE: « Laissez-vous saisir par le Christ ». *Écrits spirituels du Père Peyriguère*. — Paris, Editions du Centurion, 1962, 190 pp., 19 cm.

LE THÈME CENTRAL qui, dans ces lettres de direction à une religieuse enseignante, unifie les variations inspirées par les circonstances de la vie se résumerait dans le « Pour moi, vivre, c'est le Christ » de saint Paul ou dans la fine fleur de l'évangile de saint Jean. Voici, en deux mots, l'essentiel de cette doctrine: il ne faut pas chercher le Christ hors de nous, car il habite au plus intime de notre âme. C'est dans notre devoir d'état, et non dans une vocation extraordinaire, que nous le trou-